

JÉRÔME LEROY

ZOHRA, POUR MÉMOIRE

TIG - Vol. 1

ARCHIVES
NATIONALES
DU MONDE
DU TRAVAIL

LA MUTINERIE
MÉDIATION & LITTÉRATURE

JÉRÔME LEROY

ZOHRA, POUR MÉMOIRE

TIG - Vol. 1

AVANT-PROPOS

La novella que vous allez lire est le fruit d'une collaboration inédite entre les Archives nationales du monde du travail (ANMT) et La Mutinerie, médiation & littérature. En confiant à Jérôme Leroy, grand nom du polar et de la littérature jeunesse, le soin d'écrire un récit original sur le thème *Travail et migrations*, les ANMT ont souhaité permettre au plus grand nombre de pénétrer un univers méconnu, celui des métiers de la conservation et de l'histoire du travail.

Comprendre le monde actuel, découvrir les luttes et les conditions de travail de nos aînés, en s'appuyant sur le double socle d'une immense richesse documentaire et de la fiction ? C'est bien l'ambition de ce projet qui vise à (re)donner aux publics adolescent et familial l'envie de se plonger au cœur d'un monde hautement romanesque et en perpétuelle mutation : celui du travail.

Zohra, pour mémoire est le premier tome de la série *TIG* (Travail d'intérêt général), appelée à s'étoffer.

CHAPITRE 1

ZOHRA, LES BONOBO ET LES COQUELICOTS

Zohra a 16 ans et elle a peur.

Elle est la plus jeune dans le petit groupe qui s'est donné rendez-vous, en cette fin de matinée de printemps, sur la place de la République, à Lille. Des nuages dorés et jouflus passent lentement dans le ciel bleu des Flandres.

Les membres du groupe font semblant de ne pas se connaître au milieu des promeneurs et des passants sur cette esplanade piétonnisée où l'hôtel de préfecture de région et le palais des Beaux-Arts se font face, comme deux édifices jumeaux dizygotes ou comme si l'un était le reflet de l'autre dans un miroir déformant.

Dans le groupe, ils sont six : les cinq autres sont déjà étudiants, mais Zohra, elle, est seulement en classe de première.

Des gens pique-niquent sur les bancs ou sur les gradins de l'amphithéâtre creusé dans le sol, avec vue sur la station de métro. Deux danseurs de hip-hop

font preuve de leur virtuosité chorégraphique sur cette scène improvisée.

Zohra reconnaît l'air sur lequel ils dansent, c'est *Tout va bien* d'Alonzo. Ça lui semble un peu ironique. Elle n'est pas sûre que tout aille bien, Zohra...

On entend aussi le bruit de la fontaine entourée de jets d'eau. Il couvre celui de la circulation sur le boulevard de la Liberté.

Zohra regarde les trois sculptures de Dodeigne au milieu de la fontaine : des blocs de pierre qui font penser à des silhouettes humaines. Pour elle, cela a toujours évoqué trois personnes, deux adultes et un enfant, comme une famille qui essaierait de se dégager de cette pierre qui l'enveloppe et la garde prisonnière.

Tout est normal, calme, habituel.

Ou, du moins, tout en a l'air.

Zohra est incapable de rester immobile, tellement son cœur bat fort. Elle marche nerveusement et elle scrolle sur son téléphone, sans regarder ce qui défile sur l'écran.

Elle attend le signal pour passer à l'action.

Elle repère les cinq autres dont la cheffe, Océane, est en master Sciences de l'environnement.

« Cheffe » n'est pas le bon mot. Il n'y a pas de chef dans leur groupe, seulement quelqu'un qui coordonne. Zohra aime bien cette idée que personne ne

donne d'ordre à personne. Comme disent ses profs, « Zohra a un problème avec l'autorité ».

Même sa mère, Solène, le dit. D'ailleurs Solène aussi est enseignante, en primaire, à l'école Jules-Simon dans le quartier de Lille Saint-Maurice.

Zohra est une excellente élève, mais elle passe son temps à contester, à discuter. À se révolter contre l'ordre des choses, même, si elle estime que c'est nécessaire. Au mois de décembre dernier, elle n'a pas hésité à organiser le blocage de son lycée en soutien à un élève de terminale sans-papiers menacé d'expulsion. Elle a eu sa photo dans *La Voix du Nord*. Elle n'a pas pris la grosse tête pour autant. Elle, ce qu'elle demande, c'est que tout aille bien pour tout le monde. Comme dans la chanson d'Alonzo.

Le groupe a convenu de cette action sans se réunir, grâce à une messagerie cryptée. Océane a expliqué que c'était plus discret : le groupe est surveillé par la police, à Lille comme dans toutes les autres villes.

Chacun connaît son rôle, ce matin. Le smartphone de Zohra marque 11 h 50.

Elle voit Océane venir vers elle :

— Zohra, tu sais, ne te crois pas obligée de venir. Tu es au lycée, tu es la plus jeune, personne ne t'en voudra.

— Non, c'est bon.

Océane a l'air de vouloir ajouter quelque chose, mais elle se contente de sourire gentiment :

— Bon, comme tu voudras.

Zohra a un dernier scrupule :

— C'est bien sûr qu'on ne va rien abîmer ?

Océane la rassure :

— On n'est pas des vandales, Zo, on est des lanceurs d'alerte !

Maintenant, chaque membre du groupe se dirige séparément vers le musée.

Le cœur de Zohra bat toujours plus fort, elle passe l'accueil avec sa carte scolaire et son allure de fille sérieuse.

Elle monte jusqu'au premier étage. Comme prévu, contrairement aux autres, elle a gardé son portable car aucun nom de ceux qui participent à l'action ne figure dans le répertoire, pour ne pas faciliter le travail de la police.

C'est Zohra qui est chargée de filmer l'action en direct pour les réseaux sociaux.

Elle attend devant un grand tableau impressionniste protégé par une vitre. Il représente un champ de coquelicots sous le ciel bleu où des enfants s'abritent du soleil sous de grands chapeaux de paille.

Une impression de bonheur, de paix, d'harmonie entre les êtres et la nature se dégage de ce tableau.

Océane arrive au bout du couloir avec une autre fille. C'est Charlène, une étudiante en physique. Zohra admire leur calme.

Il n'y a pas beaucoup de monde, ce jeudi.

Dans l'autre aile du musée, vers la rotonde Napoléon, Zohra sait qu'une deuxième équipe s'attaque à un autre objectif : la statue de l'empereur, « protecteur de l'industrie ». Avec le même dispositif et la même tactique : deux qui agissent et un qui filme.

Maintenant, Océane et Charlène laissent tomber leurs blousons à terre.

Chacune sort un tube de gouache de la poche de son treillis. Elles pressent les tubes dans leurs mains et commencent aussitôt à barbouiller la vitrine du tableau aux coquelicots.

Quelques visiteurs se figent.

Une voix outrée s'élève :

— Vous n'avez pas honte !

Zohra filme.

Elle filme les coquelicots et les enfants qui disparaissent derrière des traînées rouges étalées par les mains de Charlène et d'Océane.

Quelque part, une alarme se déclenche.

Zohra filme toujours.

Mais maintenant elle filme d'une seule main, parce qu'elle aussi retire son blouson pour montrer, comme Océane et Charlène, un tee-shirt qui représente une tête de singe à la mine désolée.

En dessous de la tête de l'animal s'étale, à la façon d'un graff, le nom de leur collectif : *Les Bonobos Effondrés*.

Océane, Charlène et Zohra scandent, le poing dressé :

« *Climat ! Demain ! Bientôt !*

Y aura plus de coquelicots !

Ni de bonobos ! »

Tout à coup, Zohra sent qu'on la pousse dans le dos.

Son smartphone tombe sur le parquet.

Elle voit des policiers, des vigiles, des gardiens qui arrivent de tous les côtés.

Elle sent qu'on tire ses bras en arrière, elle sent la morsure des menottes.

Et toujours l'alarme qui hurle, qui lui fait mal aux tympans.

Bizarrement, elle n'a plus peur, elle est même soulagée. Elle se demande juste comment vont réagir ses parents.

CHAPITRE 2

ZOHRA DANS LE TRAMWAY

Quelques semaines plus tard, Zohra est dans le tramway qui l’emmène vers Roubaix. Elle va aller jusqu’au terminus de la ligne, à la station Eurotéléport. De là elle se rendra aux Archives nationales du monde du travail.

Elle ne regarde pas les gens dans le tram, ni les immeubles et maisons qui défilent le long du boulevard.

Elle se demande comment elle va être accueillie là-bas. De toute façon, elle n’a pas le choix.

Elle repense aussi à la manière dont les événements se sont enchaînés après l’histoire du musée.

Il y avait d’abord eu la garde à vue à l’hôtel de police. Puis l’arrivée de ses parents. Solène et Amir Méguelati.

Zohra avait cru qu’ils seraient en colère. En fait ils étaient plutôt inquiets. Ils l’avaient ramenée à la

maison, en métro, sans un mot. Même si Amir, à un moment, l'avait serrée contre lui et avait enfoui son visage dans ses cheveux.

Comme s'il était rassuré.

Zohra avait senti l'émotion la gagner.

C'était le soir, autour de la table, une fois que son petit frère Karim était allé se coucher, qu'il y avait eu une discussion.

— Zo, avait commencé Solène, on peut comprendre que tu t'inquiètes pour l'avenir de la planète, mais là, tu es allée trop loin !

Amir, qui est infirmier au CHU et qui l'avait félicitée quand elle avait bloqué son lycée, avait gardé un visage fermé et avait juste soupiré :

— J'espère que cela ne va pas nuire à ta scolarité. Une bonne élève comme toi !

Pour sa scolarité, ça avait été très juste.

Mais, au motif que les faits s'étaient déroulés en dehors de l'établissement, elle avait juste écopé d'un sévère rappel à l'ordre de la part du CPE. Plusieurs de ses profs l'avaient défendue, arguant que les actes de Zohra Méguelati relevaient plus de la désobéissance civile que de la délinquance.

L'avocate avait fait valoir, elle aussi, cet argument. Et avait parlé de l'éco-anxiété des jeunes générations. Zohra n'avait pas voulu dégrader, ce n'était pas du vandalisme, et d'ailleurs, elle n'avait fait que

filmer. Zohra avait simplement eu tort, emportée par sa jeunesse, de participer à une telle action.

Le juge avait interrompu l'avocate :

— D'autant plus, maître que je vous rappelle que Zohra Méguelati, si elle n'était pas mineure, encourrait une peine de sept ans de prison et de 100 000 euros d'amende.

Là, Zohra avait senti une sueur froide couler dans son dos.

Finalement, la peine avait été de trois cents heures de travail d'intérêt général. Les fameux TIG.

Zohra avait ensuite été convoquée par une éducatrice de la Protection judiciaire de la jeunesse, une fille qui n'avait que quelques années de plus qu'elle. Elle avait longuement regardé le dossier de Zohra, puis elle lui avait dit :

— Bon, je crois que j'ai une solution. Les Archives nationales du monde du travail, ça te parle ?

— Non, pas du tout.

— C'est à Roubaix. Je connais un archiviste là-bas, tu pourrais y faire tes trois cents heures. Je vois que tu n'as pas cours le mercredi après-midi. Mais si j'en crois ton dossier, ça veut dire que tu devras arrêter le basket pendant quelque temps...

Zohra jouait dans l'équipe féminine de son lycée. Avec son mètre quatre-vingt, elle était une

excellente arrière et ratait rarement ses paniers à trois points.

Mais elle n'allait pas faire la difficile.

Sa mère lui avait dit qu'elle aurait pu aussi bien se retrouver à s'occuper des espaces verts, à faire des travaux d'entretien dans des HLM ou à porter des repas aux personnes âgées.

Son père avait même essayé de voir s'il n'y avait pas une possibilité au CHU. C'était gentil de sa part, mais Zohra avait un peu peur du monde hospitalier, de côtoyer cette souffrance dont il parlait parfois. Elle avait été soulagée, sans le dire, quand Amir lui avait annoncé, l'air désolé, que le CHU ne prenait pas de TIG en ce moment.

Alors, les Archives, pourquoi pas ?

L'éducatrice de la PJJ avait téléphoné devant elle à Roubaix. Finalement, ça s'était réglé assez vite. Zohra travaillerait aux ANMT, le petit nom des Archives nationales du monde du travail, le lundi toute la journée — l'aménagement d'horaires avec le lycée était passé comme une lettre à la poste — et le mercredi après-midi.

Pour le lundi, il lui faudrait rattraper les cours. Elle avait notamment deux heures de français et c'était l'épreuve anticipée à la fin de l'année. Mais bon, en français, elle assurait, comme en histoire-géo. La

seule chose que Zohra aimait, en dehors du basket, c'était lire.

L'éducatrice de la PJJ avait repris :

— Bon, inutile de te préciser, je crois, que tu ne dois pas t'amuser à manquer tes heures de travail et que tu vas devoir faire profil bas. Si mon copain t'accepte aux Archives nationales du monde du travail, c'est parce qu'il sait que tu n'es pas tout à fait une délinquante comme les autres. Tu n'as pas tabassé une copine ou racketté des petits. Je t'avoue que tu es mon premier dossier de ce genre. Une action politique, à ton âge ! Mais il n'empêche qu'au regard de la loi, qu'on soit d'accord ou pas avec ton engagement, tu as commis un délit...

Zohra avait baissé les yeux.

Elle ne savait plus trop quoi penser. Elle se disait qu'elle avait défendu une cause juste, mais en même temps, elle comprenait qu'on veuille la sanctionner.

— J'espère que tu n'es pas allergique aux vieux papiers... avait dit l'éducatrice en souriant.

— Pas du tout, avait répondu Zohra, c'est très intéressant les vieux papiers ! Je fais collection de cartes postales anciennes, vous savez, celles qu'on trouve chez les bouquinistes de la Vieille Bourse. Je suis toujours un peu émue quand je découvre les textes écrits au dos par des gens qui ne sont plus là depuis longtemps. C'est comme s'ils étaient toujours vivants...

L'éduc l'avait regardée, avec un air agréablement étonné :

— Tu es une drôle de fille, Zohra Méguelati... Mais je crois qu'avec les ANMT, ça devrait coller !

Perdue dans ses souvenirs récents, Zohra réalise juste à temps que le tramway vient d'arriver au terminus, que tous les passagers sont descendus, et que d'autres sont déjà en train de monter.

Dehors, Zohra respire un grand coup et demande à une dame accompagnée d'un petit garçon :

— Bonjour, vous pouvez m'indiquer où se trouvent les Archives nationales du monde du travail ?

C'est le petit garçon aux yeux malicieux qui répond en rigolant :

— Mais t'es bête, toi ! Elles sont juste devant toi, les Archives !

Zohra n'écoute pas les excuses de la dame pour l'insolence du gamin, elle lève les yeux et soudain, ébahie, elle a l'impression d'être plongée dans un décor d'*Harry Potter*...

CHAPITRE 3

CHÂTEAU, BATEAU, EXPO

C'est un édifice en brique, avec des créneaux et des meurtrières, comme un château médiéval.

Certains bâtiments, avec leurs toits aux pignons à redents, rappellent Poudlard à Zohra. Mais bon, ça va comme ça, elle décide d'arrêter de se prendre pour Hermione Granger !

Elle est quand même impressionnée par cet ensemble massif. Elle franchit le boulevard, longe les hauts murs de l'usine, entrevoit d'autres bâtiments du même style au bout d'allées arborées, avant d'arriver devant la façade principale.

D'un côté, un donjon et de l'autre, une ancienne cheminée d'usine couronnée de créneaux.

Hier soir, Zohra a un peu regardé sur son ordinateur à quoi ça ressemblait, les Archives nationales du monde du travail, mais de près, c'est encore plus intimidant, presque écrasant. Peut-être aussi ressent-elle cela parce qu'elle est anxieuse à l'idée de rencontrer son tuteur. Pourtant, Zohra, en classe ou sur

un terrain de basket, n'est pas du genre à s'inquiéter, d'habitude.

Elle marche lentement, le nez en l'air. Un garçon la heurte sans le faire exprès, mais c'est elle qui s'excuse. Et elle voit dans son regard que le garçon se demande si cette grande bringue à l'air ahuri n'est pas un peu folle.

Zohra arrive devant l'entrée principale. Elle passe sous un long auvent. Elle n'arrive pas à décider s'il s'agit d'un pont-levis ou d'une voile...

Elle a la réponse en franchissant les portes de verre : l'ancienne usine a pris l'apparence d'un gigantesque bateau à bord duquel elle serait entrée par la cale.

À chaque étage, jusqu'en haut, il y a des sortes de rambardes qui font tout le tour de l'intérieur du bâtiment. « Non, pas des rambardes, se dit Zohra. Des bastingages. Voilà, là où les passagers sur le pont d'un navire peuvent s'accouder pour regarder la mer. »

Mais ce qu'elle voit passer le long de ces coursives, ce ne sont pas des passagers ou des marins, mais des archivistes et même un groupe scolaire dont elle entend les joyeux murmures. Des murmures, car l'endroit a par ailleurs un calme solennel, presque religieux.

Le tout est éclairé par des puits de lumière.

Zohra distingue aussi deux très grandes silhouettes blanches et dorées, suspendues par des câbles. On reconnaît une femme et un homme, on dirait qu'ils dansent, ils sont recouverts de rouages, d'ampoules, de pièces métalliques diverses.

— Mademoiselle, vous désirez ?

C'est un gardien qui interrompt sa contemplation.

— Bonjour, je m'appelle Zohra Méguelati et j'ai rendez-vous avec M. Thomas Delcourt.

Le gardien regarde une liste sur l'écran de son ordinateur, puis prend le téléphone et annonce l'arrivée de Zohra.

— Vous pouvez vous asseoir, si vous voulez.

Zohra le remercie, mais elle préfère regarder l'exposition qui est dans le hall. Elle est consacrée au travail en temps de guerre. C'est encore plus intéressant et émouvant que les cartes postales anciennes de la Vieille Bourse. Des photos montrent des femmes travaillant dans une usine d'obus en 1916, des hommes venus d'Indochine récoltant du sel en Camargue en 1917 pour fournir l'industrie chimique...

Elle s'indigne quand elle voit les affiches de propagande du gouvernement de Vichy vantant le STO, le service du travail obligatoire, et les témoignages, dans les vitrines, de ceux qui avaient dû partir en Allemagne. Elle a le temps d'apprécier ce mot des

quatre conservatrices qui ont organisé l'exposition :
« *Aujourd'hui même, en divers lieux du globe, de gré ou de force, des femmes et des hommes travaillent en temps de guerre. Cette exposition leur est dédiée.* »...

Elle avait eu peur d'être envoyée pour ses TIG dans une bulle déconnectée de la réalité.

Elle comprend que c'est tout le contraire. Cette expo met en perspective le présent grâce au passé. Elle montre, au travers des archives, que les drames d'aujourd'hui ont leurs racines dans le monde d'hier. Finalement, Zohra se dit que ce n'est pas très différent de ce qu'elle fait quand elle milite pour le climat avec Les Bonobos Effondrés.

À cette différence que les archivistes, avec cette expo, ne finissent pas devant un tribunal en essayant la réprobation de plein de gens qui n'aiment pas qu'on s'en prenne, même symboliquement, aux œuvres d'art.

— Alors, ça t'intéresse ?

Zohra se retourne et découvre Thomas Delcourt.

Et là aussi, Zohra est surprise. Son tuteur ne ressemble pas à l'idée qu'elle s'était faite d'un archiviste, elle a devant elle un jeune homme athlétique en jean et polo bleu. Il est souriant et il n'a même pas de lunettes... « Je suis pleine de préjugés ! » pense Zohra avant de répondre :

— Oui, beaucoup.

— Ça te dirait qu'on commence par une visite ?

On s'occupera des formalités après...

Elle se sent rougir et elle s'en veut.

— D'accord !

Elle ne reconnaît pas sa propre voix, toute timide. Elle retrouve ses réflexes de bonne élève, elle sort un carnet et un stylo de son sac à dos pour prendre des notes, ce qui amuse Thomas.

— Pour une TIG, tu es drôlement consciencieuse ! Mais j'ai vu ton dossier et ça ne m'étonne pas... tu as des notes de championne au lycée !

Ils traversent la salle d'exposition pendant que Thomas lui donne quelques chiffres : la cheminée d'usine, dehors, qui culmine à 37 m, la superficie du bâtiment, 18 000 m², avec 2 700 m² ouverts au public et 9 300 m² pour la conservation des archives, ce qui représente 62 km de rayonnage !

Il parle aussi de l'histoire des lieux. La construction de l'usine, une ancienne filature de coton, date à l'origine de 1843. C'était l'œuvre de Louis Motte-Bossut qui avait été impressionné par les édifices du même genre lors d'un voyage en Angleterre. Mais le bâtiment dans lequel ils se trouvent date de 1864.

— Là où tu as dû arriver, si tu as pris le tram, c'était un bras du canal de Roubaix qui suivait le tracé du boulevard. La filature pouvait ainsi être alimentée

en eau pour les machines à vapeur et accueillir les péniches qui apportaient le coton et remportaient les produits finis. Là où nous sommes, imagine des centaines d'ouvriers et d'ouvrières, et un sacré bruit, avec toutes les broches, tu sais, ces cylindres pour former les bobines de fil... Dans les années 1860, il y avait plus de 600 travailleurs et 110 000 broches. Tu comprends pourquoi on l'appelait la « filature monstre » !

Thomas lui raconte aussi les incendies qui obligeaient à reconstruire l'usine, plus de huit fois rien que pour le XIX^e siècle, à cause de la chaleur, des structures en bois, des machines en surchauffe qui fonctionnaient en permanence. Il avait fallu les structures en fer et l'utilisation de la brique pour que ces incendies se fassent moins destructeurs. L'usine Motte avait cessé toute activité en 1981 et Thomas lui apprend que *La Voix du Nord* avait alors titré : « Le château fort est tombé ». Il a fallu plus de quatre ans de travaux, entre 1989 et 1993 pour que naissent enfin les ANMT dans ce lieu qui avait autrefois symbolisé la révolution industrielle.

Zohra, carnet en main, a envie de dire à Thomas que c'est à cause de cette révolution industrielle que le climat a commencé à se réchauffer, sans compter la condition des travailleurs exposés à de multiples risques de maladies et aux accidents, vivant à peine de leur salaire. Mais elle préfère se taire, ne pas se faire remarquer dès le premier jour.

D'ailleurs, on dirait que Thomas Delcourt a lu dans ses pensées :

— Ce que j'ai découvert, quand j'ai eu ce poste aux ANMT, c'est à quel prix on a produit toutes les richesses. Le coût écologique et humain a été énorme...

« Non seulement il est beau gosse, mais en plus on dirait qu'il voit le monde comme moi, » pense Zohra.

C'est peut-être pour ça qu'il l'a si facilement acceptée quand l'éduc de la PJJ lui a passé son dossier.

Elle visite tous les étages, la salle de lecture avec son mobilier de travail qui ressemble à des vagues et son grand bow-window faisant penser à la passerelle de commandement d'un navire, l'auditorium au premier avec ses deux cents places et dont la hauteur de plafond prend deux étages.

Thomas lui montre ensuite où elle va travailler : les salles de tri, de dépoussiérage, de conditionnement des archives qui arrivent par le quai de livraison, à l'arrière du bâtiment, et de reconditionnement.

— Le reconditionnement ? demande Zohra.

— Oui, il faut régulièrement renouveler les matériels dans lesquels on conserve les archives, comme les boîtes, pour éviter qu'elles ne se dégradent.

Dans les magasins et leurs couloirs interminables, Thomas a ouvert pour elle des boîtes contenant de belles affiches colorées pour la prévention des accidents du travail, des tracts syndicaux, des photos

de manifestations ou des dossiers personnels de mineurs de fond qui ressemblent à des fiches de police avec des noms venus de Pologne, d'Italie ou encore du Maghreb, comme le sien. À chaque fois, des visages d'hommes surgissent ainsi du passé avec des regards parfois émouvants, empreints d'une certaine résignation ou d'une grande fatigue.

En reprenant les ascenseurs, Thomas s'arrête au troisième étage pour lui montrer de plus près les deux silhouettes suspendues.

— Je pense que tu les avais remarquées, dit-il, elles pèsent chacune plus de cent cinquante kilos.

— Comment elle s'appelle, cette œuvre ? demande Zohra.

— *L'Homme et la Femme de l'âge industriel*. Tu aimes ?

— Beaucoup. Leurs corps sont marqués par le travail et pourtant, ils dansent.

— Bien vu, approuve Thomas qui la regarde drôlement, comme s'il était impressionné par cette grande fille brune.

CHAPITRE 4

L'AUTRE ZOHRA

Cela fait trois semaines maintenant que Zohra prend le tramway pour se rendre aux ANMT.

Elle est devenue une figure familière parmi le personnel des Archives.

Elle est appréciée pour sa gentillesse, sa ponctualité, sa bonne humeur.

Elle participe activement à ce qu'on appelle, dans le jargon de l'endroit, « les chantiers du lundi ». Elle dépoussière les documents qui lui passent entre les mains avec une sorte de petit aspirateur ou des petites brosses, sous le contrôle de Thomas. Elle est équipée comme un médecin au temps du Covid, avec des gants, un masque et même des lunettes de protection. Cela lui permet de se laisser absorber par ses pensées.

À l'occasion, elle s'occupe aussi du reconditionnement en remplaçant des archives dans une boîte Cauchard, comme on les nomme couramment chez les archivistes.

Un matin particulièrement pluvieux, elle s'occupe des fiches d'entrée et de sortie des ouvrières de Ploncard-Maheu, une entreprise de textile à Hauboncq, dans la banlieue de Lille.

Elle croit soudain avoir une hallucination.

Sur le carton perforé, jauni par le temps, c'est son nom qui apparaît.

Elle relit deux fois.

Méguelati Zohra

Oui, c'est bien son homonyme sur une fiche des années soixante-dix !

Elle veut prévenir Thomas qui est de l'autre côté de la salle, mais quelque chose la retient.

Un vague souvenir de petite fille quand elle avait demandé à sa mère, alors qu'elles marchaient sur le chemin de l'école, pourquoi ses parents l'avaient appelée Zohra. Solène avait expliqué :

— C'était le prénom de ta grand-mère, Zo. Comme tu ne pourrais pas la connaître, c'était une façon pour ton père de créer un lien entre elle et toi.

Et si par une pure coïncidence, c'était la fiche de cette grand-mère qu'elle avait entre les mains ?

Discrètement, elle sort son smartphone et elle la photographie recto-verso. Elle verra ce soir, tranquillement, chez elle.

— Ça va comme tu veux ? lui demande Thomas qui est tout à coup près d'elle.

Ce n'est pas possible, il a un sixième sens !

Elle lui fait signe du pouce que oui, ça va, et elle se remet au travail. Elle se demande s'il l'a vue photographier la fiche mais n'a rien dit, pour la tester.

Mais non, ce n'est pas son genre, un coup de vice comme ça...

Le soir, dans sa chambre, sous une affiche des Bonobos Effondrés, elle transfère la photo de son téléphone à son ordi. Puis elle imprime la fiche et elle lit le recto :

Nom : Méguelati Zohra

Date de naissance : 3 mars 1959 à Constantine (Algérie)

Adresse : 24, rue du Minotaure, Éleu-dit-Leauwette (62)

Première surprise pour Zohra. L'adresse est dans le Pas-de-Calais alors que l'usine est à Hauboncq, dans la banlieue de Lille. Ça devait lui faire une sacrée route, la pauvre...

Elle continue sa lecture.

Entrée dans l'entreprise : 11 avril 1977

Sortie de l'entreprise : 16 juin 1978

Emploi : Bobineuse

Personne à prévenir en cas d'urgence : Famille Khaldoun
(30, rue du Minotaure, Éleu-dit-Leauwette)

Puis Zohra prend la deuxième feuille où se trouve imprimé le verso de la fiche avec des cases pour la situation familiale.

Mère célibataire

Enfants : Méguelati Amir (M)

Date de naissance : 2 janvier 1977

Zohra sent une bouffée de chaleur l'envahir et son cœur battre à tout rompre, bien plus fort que lors de l'action au palais des Beaux-Arts.

Ce n'est plus possible de croire à une coïncidence.

Non seulement le prénom est le même que celui de son père, mais en plus c'est la même date de naissance ! Le 2 janvier, impossible de l'oublier d'ailleurs, puisque c'est juste après le Jour de l'an et que l'habitude dans la famille, c'est de fêter l'anniversaire d'Amir en même temps que la Saint-Sylvestre, « pour faire d'une pierre deux coups... à boire ! » comme dit sa mère en rigolant.

Non, il n'y a pas de doute. C'est bien la fiche de sa grand-mère que Zohra tient entre ses mains qui tremblent un peu.

Qu'est-ce qu'elle va faire avec ça ? Parce que le compte est vite fait. Sa grand-mère Zohra était arrivée en France très jeune et elle avait « fait un bébé toute seule » à 17 ans. Ce n'était pas franchement fréquent

pour une Algérienne de cet âge-là. Est-ce que c'était un accident, comme on dit ? Ou une histoire d'amour compliquée ?

En tout cas, elle avait dû se débrouiller toute seule avec son bébé. Zohra ne peut s'empêcher de voir un rapport entre la date de naissance d'Amir et le boulot qu'elle a pris dans la filature Ploncard-Maheu à Hauboncq, si loin de son domicile.

Elle consulte de nouveau ses feuilles, en secouant la tête comme si elle n'y croyait toujours pas. Plus bas, elle lit :

Mauvais esprit. S'est rapprochée très vite des meneuses syndiquées. Insolences répétées envers sa contredame.

« La contredame, se dit Zohra, ça doit être l'équivalent du contremaître. » Elle regrette qu'il n'y ait pas de photo sur cette fiche. Elle aurait aimé voir le visage de cette Zohra Méguelati du siècle dernier dont elle se sent tout à coup très proche : une rebelle, comme elle ?

En dessous, il y a une mention manuscrite, difficilement lisible car l'écriture s'est effacée avec le temps.

Licenciée le 16 juin 1978.

« Et, en plus, songe Zohra, ils lui ont fait payer cher, chez Ploncard-Maheu... » Ce qui est bizarre,

c'est que juste au-dessus de cette date manuscrite, il y a eu autre chose, une courte ligne tapée à la machine mais rendue illisible par une série de XXXX. Comme si on avait voulu masquer une information...

Elle entend sa mère qui rentre avec son petit frère Karim. La famille habite le logement de fonction au-dessus de l'école Jules-Simon.

Son père, lui, est de garde aux urgences du CHU pour la nuit.

C'est peut-être le moment d'avoir une conversation avec sa mère. Parce que cette fiche, ça ne cadre pas franchement avec le récit familial.

Zohra attend que Karim aille se coucher et, dans la cuisine, tout en débarrassant pendant que sa mère finit une tisane, elle dit :

- J'ai un truc à te dire.
- Grave, Zo ?
- Non. Enfin, je ne sais pas.

Zohra, soulagée, s'assoit en face d'elle et raconte sa découverte. Elle tend les feuilles à sa mère qui regarde.

— Ce n'est pas ce que raconte papa, ça, quand il veut bien en parler... Il dit qu'elle est morte à sa naissance et qu'il a été recueilli par des cousins qui l'ont élevé avant de retourner en Algérie et de le laisser en France.

— Oui, dit Solène, le front barré d'une ride soucieuse. Ton père n'a jamais été très bavard là-dessus.

Mais il m'avait bien parlé des Khaldoun quand nous nous sommes rencontrés. Il était resté seul en France, et il bossait comme brancardier. Mais il n'avait aucun souvenir de sa mère. Les Khaldoun lui avaient juste dit qu'elle s'appelait Zohra, que c'était une cousine arrivée pour travailler en France, qu'elle avait fait une « bêtise ». La « bêtise », c'était lui, ton père. Alors dès qu'il a pu, après le bac, il a quitté le bassin minier et il a travaillé pour payer ses études. Il voulait mettre tout ça derrière lui. Oublier les Khaldoun qui ne lui parlaient jamais de sa mère, dont il n'avait même pas de photo, et qui avaient renvoyé le corps en Algérie.

— Mais elle n'est pas morte à sa naissance, dit Zohra, elle a même bossé en usine pour subvenir aux besoins de son bébé. Il avait quoi, papa, 4 mois ? Et 18 quand elle a été renvoyée.

— À cet âge-là, la mémoire n'enregistre pas encore. Mais tu as raison, Zo. Elle est morte au minimum 18 mois plus tard que ce qu'ont raconté les Khaldoun. Tu sais, je crois qu'il vaut mieux que ce soit moi qui parle de cette découverte à ton père. Il a le droit de savoir, non ?

— Oh oui, maman ! Merci, parce que moi, je n'aurais pas su comment aborder le sujet.

— Dis-moi, Zo, tu avais le droit de faire sortir ce document ?

Zohra baisse la tête.

— C'est bien ce que je me disais. Une histoire de délai pour respecter la vie privée des personnes citées ?

— Oui, c'est ça, maman. Cinquante ans. On n'y est pas autorisé, mais je ne pouvais pas faire comme si je n'avais rien vu, si ?

— Tu as sans doute raison. Mais l'honnêteté paie toujours, Zo, surtout dans ta situation. Moi, à ta place, j'irais le dire à ton tuteur. Tu le vois mercredi ?

— Oui. C'était mon intention de toute façon.

— Bon, j'en parlerai à ton père quand il rentrera. Même s'il est crevé. Moi non plus je ne peux pas garder ça pour moi...

CHAPITRE 5

LES FILLES DES MINES

Le surlendemain, Zohra arrive aux ANMT en avance et se rend directement dans le bureau de Thomas.

— J'ai quelque chose à vous avouer. J'ai photographié une fiche.

— Je t'avais vue, Zohra. Et je suis content que tu viennes de toi-même. Tu dois avoir une bonne raison, mais nous n'avons pas le droit de communiquer les documents au public pendant cinquante ans afin de préserver la vie privée des personnes. Toutefois, une procédure existe pour faire une demande aux ayants-droits afin de consulter et reproduire les pièces qu'ils nous ont confiées. Ce que tu aurais pu faire...

Alors Zohra se lance, elle raconte tout.

— Oui, c'est une sacrée histoire, conclut Thomas, on va d'abord aller retrouver cette fiche, si tu veux bien.

Ils vont chercher les Cauchard qui contiennent les fiches individuelles des ouvrières de Plonc-card-Maheu ainsi que d'autres documents.

— Tu as raison, Zohra, ça ne colle pas. Cette date modifiée, c'est tout de même étrange. Bon, déjà voilà, ce que je peux te dire. Ta grand-mère a fait partie de que qu'on appelait « les filles des mines » ou « les filles du bus ». Avec un bébé en bas âge, ça a dû être encore plus difficile. Les filles des mines, c'étaient ces femmes souvent très jeunes qui partaient travailler dans les filatures pour compléter les revenus de la famille. Elles se levaient à trois heures du matin pour prendre leur poste à cinq heures, faire une journée de huit ou dix heures selon les commandes, puis elles reprenaient le bus et rentraient chez elles à six heures du soir !

Il tape sur son ordinateur et fait pivoter l'écran :

— Tiens, c'est un reportage du journal télévisé qui date de 1980 et qui parle de ça.

Zohra regarde.

C'est la nuit. Les femmes disent leur fatigue du transport, du bruit sur place. L'une d'elles explique les bobines qui défilent, la course autour du métier pour les remplacer quand elles sont vides.

Zohra imagine sa grand-mère dans ces bus, à 18 ans. Le bébé Amir qui reste chez les Khaldoun, et elle qui fait la forte tête à l'usine.

Elle espère absurdement l'entrevoir mais c'est impossible, vu la date du reportage. Comme elle avait dû se sentir seule entre une famille qui lui reprochait cet enfant sans père et ces trajets interminables, dans

la nuit du Nord, ballotée par les cahots de la route, avec des arrêts fréquents pour prendre les filles dans tous les villages du bassin minier.

En dehors des fiches individuelles, Thomas et Zohra ne trouvent que peu de choses. Ploncard-Maheu était une filature fondée en 1900 et qui avait cessé toute activité en 1982, comme beaucoup d'autres, frappée par la crise du textile quand avaient commencé les délocalisations pour produire moins cher. À l'époque où Zohra Méguelati y avait travaillé, elle ne comptait déjà plus que trois cents ouvrières alors qu'il y en avait eu plus de mille après la guerre.

Il s'agit de documents communiqués par Corselnor, le grand groupe de vente par correspondance, qui avait racheté Ploncard-Maheu dans les dernières années de la boîte. La récolte est assez pauvre : dossiers de correspondance commerciale pour chaque client, lettres de commande, factures, bons d'expédition et réclamations...

— Bon, on va s'y prendre autrement, suggère Thomas. Comme il est écrit qu'elle était proche des syndiquées et qu'elle a été licenciée, il faudrait aller voir du côté des fonds recueillis par les syndicats.

— Oui, mais il n'est pas précisé de quel syndicat il s'agit... Je pourrais regarder les fiches de celles qui travaillaient avec elle, et voir si je n'en trouve pas une encore vivante qui m'expliquerait ?

— Zohra, je comprends à quel point cette histoire peut te tenir à cœur mais c'est impossible.

— Les cinquante ans...

— Voilà.

Zohra pourrait tenter de faire du charme, mais ce n'est pas son genre. Elle se sent frustrée, désarmée, mais Thomas intervient :

— J'ai peut-être une solution pour que tu puisses continuer ton enquête dans les règles. Les ANMT reçoivent parfois des dons d'archives de personnes individuelles. L'année dernière, Jeanne Stalski, une ancienne déléguée syndicale à la retraite, est venue faire un don d'archives concernant Modex, la chaîne de magasins de vêtements qui a fermé il y a deux ans et où elle a travaillé. Tu sais où elle a récupéré tout ce qu'elle nous a donné ? Dans les locaux administratifs de Modex, à Lesquin, près de l'aéroport. La direction avait déménagé du jour au lendemain et laissé des cartons de documents jugés inutiles. Jeanne est repassée derrière et elle a pensé à nous !

— Et en quoi elle peut m'aider ?

— J'y viens, Zohra ! Modex était une filiale de Corselnor et Jeanne a travaillé aussi dans d'autres filiales du groupe. Elle est de la génération de ta grand-mère, peut-être l'a-t-elle connue. Tu peux aller la voir de ma part. Voilà ses coordonnées.

— Je peux y aller maintenant ?

Thomas sourit.

— OK, on va dire que ça fait partie de tes TIG.

À peine sortie des ANMT, Zohra téléphone à Jeanne Stalski en croisant les doigts pour qu'elle réponde et soit disponible.

— Mais bien sûr, jeune fille. Je n'ai rien à refuser à Thomas Delcourt. J'habite à La Madeleine, je t'attends.

Trente minutes de tram, dix minutes de marche à s'orienter avec son GPS et voilà Zohra, impatiente, qui sonne à la porte d'un immeuble un peu décati près du canal de la Deûle. Jeanne Stalski a les cheveux blancs coupés courts, une allure encore juvénile et un beau regard bleu.

— Alors qu'est-ce qui peut bien intéresser une fille de ton âge chez une vieille syndicaliste. Mais... je te reconnais ! C'est toi qui a mené ce blocage au lycée Faidherbe l'année dernière pour empêcher l'expulsion de ce gamin sans-papiers.

Zohra sourit, gênée. Elle préfère que Jeanne se souvienne de ça que du coup des Bonobos.

— Je reste très attentive à toutes les luttes, même à la retraite. Le combat ne s'arrête jamais, tu sais ! Alors viens t'asseoir et explique-moi.

Zohra se retrouve dans un salon décoré avec de vieilles affiches de la CGT, des livres et des journaux empilés un peu partout.

Devant un café servi par Jeanne, Zohra explique. Elle voit, au fur et à mesure, le regard bleu de la vieille dame changer et s'emplir de tristesse.

Quand Zohra a terminé, Jeanne qui a laissé son café refroidir, se racle la gorge.

— Bien sûr que je me souviens « des filles des mines » qui arrivaient chez Ploncard-Maheu et ailleurs. Ça arrangeait bien les patrons. Des femmes qui n'avaient pas trop le choix, pas diplômées, dociles... sauf certaines ! Celles que j'ai connues venaient nous demander de l'aide, au syndicat. Ploncard-Maheu, jusqu'au bout, ça a été une des filatures les plus dures, avec des méthodes d'avant mai 68. Ils étaient d'autant plus intraitables que la crise du textile commençait. Et moi, j'ai formé quelques filles pour qu'elles créent une section syndicale. Vu l'âge de ta grand-mère, Françoise — Françoise Durieux, qui a travaillé chez Ploncard-Maheu — l'a peut-être connue. C'est une copine. Elle vit à Vendin-le-Vieil. On l'appelle ?

Avant même que Zohra ait dit quoi que ce soit, Jeanne prend son téléphone qu'elle met sur haut-parleur :

— Allô, Françoise, je te dérange ?

— Jamais, copine !

— Si je te dis Zohra Méguelati, ça te dit quelque chose ?

Il y a un long silence, un très long silence...

— Tu parles si je me souviens de la belle Zohra...
Je n'aurais jamais cru entendre ce nom à nouveau...

CHAPITRE 6

DES POÈMES ET DES MATRAQUES

Il a fallu attendre samedi matin. Zohra, qui a raconté sa situation de TIG à Jeanne, ne pouvait se permettre de sécher les cours.

Maintenant, elle est dans la voiture de Jeanne qui roule vers Vendin-le-Vieil. Bientôt, ce sont les terrils, de part et d'autre de l'autoroute, des chevalements, des corons.

Françoise Durieux les accueille dans un petit pavillon. Des jouets d'enfant parsèment le jardin.

— Ce sont ceux de mon dernier petit-fils...

Sur la toile cirée de la cuisine, il y a l'inévitable café avec les biscuits.

Et Françoise raconte, presque sans transition :

— Zohra, c'était un petit soleil, une des plus jeunes d'entre nous. Elle arrivait à nous faire chanter dans le bus, c'est dire. Mais elle ne disait rien de sa vie. C'est toi, Jeanne, qui m'a appris hier au téléphone qu'elle avait un bébé ! Elle avait du mérite, la gamine, toujours de bonne humeur alors qu'elle s'est tout de

suite fait draguer par un contremaître. Elle l'a envoyé bouler plusieurs fois. Elle le faisait avec humour et tout le monde se foutait de lui, du coup. Pendant les pauses, elle nous lisait des poèmes. Tu te rends compte ! Et nous on aimait ça. Elle avait une jolie voix, un peu comme toi, jeune fille, et d'ailleurs, tu lui ressembles, tu sais ? Et puis il y a eu la grève de 78. Trois semaines, très dures, en novembre-décembre. Parce que les salaires ne bougeaient pas, que les heures sup n'étaient plus payées. On a bloqué l'usine. Pour les filles des mines, qui représentaient bien la moitié des effectifs, c'était difficile. Elles faisaient quand même l'aller-retour chaque jour avec les bus des patrons et à l'intérieur, les contredames, les contremaîtres et les cadres montaient pour nous convaincre de reprendre le travail. Ils nous soûlaient. La dernière semaine, Zohra a décidé de rester avec les filles qui occupaient Ploncard-Maheu pendant la nuit. Je la revois avec son chignon tout en fouillis près du brasero, à faire griller des saucisses en rigolant, sous les banderoles du syndicat. On aurait dit qu'elle était mieux là que chez elle, à Éleu-dit-Leauwette...

Zohra comprend, et pour cause. Revenir chez les cousins Khaldoun, supporter les remarques, ça devait être usant. La grève pour elle, c'était un peu la fête. Elle devait s'en vouloir de laisser Amir, mais après

tout, c'était encore un bébé et les Khaldoun, ce n'était pas non plus les Thénardier !

Françoise Durieux continue :

— Et puis il y a eu la nuit du 16 au 17 décembre. Les patrons ont envoyé des casseurs de grève, des vigiles d'une agence de sécurité privée, pas les vigiles de l'usine, hein, mais d'autres...

— Ceux de l'Agence Darmy ? l'interrompt Jeanne.

— Oui, tu te souviens d'eux ?

— Oh oui ! toujours dans les sales coups contre les travailleurs. Dire qu'ils existent toujours, les Darmy, mais maintenant, ils font dans la protection de stars, et les meetings d'extrême droite...

Françoise reprend :

— On ne sait pas ce qui s'est passé au juste, mais ils ont fait dégager les filles à coup de matraque et de gifles. Tu parles d'une bande de héros ! Il n'y avait qu'une vingtaine de filles sur le site. Ils les ont dispersées. Mais quand tout le monde est revenu le lendemain matin, on n'a pas vu Zohra. On ne l'a retrouvée que deux jours plus tard, dans le canal derrière la filature.

— Les Darmy auraient fait le coup ?

— On n'en sait rien, Jeanne, on n'en sait rien...

— Mais pourquoi ça n'a pas fait plus de bruit que ça ? s'étonne Zohra.

— Tu veux que je te dise, jeune fille? lui répond Françoise Durieux. On était toutes complètement abattues par la reprise du travail. J'ai essayé d'en parler à la presse, mais tu sais ce qui avait eu lieu au même moment?

Zohra fait signe que non.

C'est Jeanne Stalski qui reprend :

— Le 12 décembre 1978, Usinor a annoncé la suppression de douze mille emplois dans la sidérurgie, dont la moitié dans le Nord, à Denain notamment. Tu n'imagines pas le traumatisme. J'étais à la manif du lendemain. Ça a occupé toute l'actualité dans les mois qui ont suivi. C'était une situation presque insurrectionnelle...

— Alors, s'indigne Zohra, la mort d'une petite Arabe qui récitait des poèmes, ce n'était pas très important...

— Ne réagis pas comme ça, tempère Jeanne, parce que ce n'est pas vrai. Et puis rien n'empêche aujourd'hui de faire connaître ce qui s'est passé.

— Comment?

— Eh bien la fiche d'entrée et de sortie est falsifiée. Pourquoi déclarer licenciée une ouvrière qui a en fait été retrouvée morte? Ils ont dû paniquer. Et s'ils ont paniqué, c'est qu'ils avaient des choses à se reprocher...

— L'intervention des Darmy... lâche Françoise.

— Oui, et ces salauds-là sont encore en activité. Et si ça se trouve, un de ceux qui sont intervenus cette nuit-là est encore dans les cadres.

— J'ai une idée, dit Zohra.

— C'est quoi ton idée ?

— Un coup de pied dans la fourmilière. Un truc d'autant plus facile à faire qu'on a maintenant quelque chose qui n'existait pas en 1978 : les réseaux sociaux. Et que j'ai pas mal de followers depuis l'occupation de mon lycée.

Zohra ne juge pas utile d'ajouter « et encore plus depuis les Bonobos au musée... ».

Elle prend son portable et elle fait simple. Sur Facebook, Insta, Twitter et Tik-Tok, elle balance le message suivant :

« Il y a près de trente-cinq ans, ma grand-mère qui s'appelait Zohra Méguelati est morte dans des conditions mystérieuses, lors d'un conflit social à la filature Ploncard-Maheu. J'accuse Ploncard-Maheu d'avoir falsifié les documents, j'accuse l'agence de sécurité Darmy, d'avoir attaqué les ouvrières qui occupaient le site dans la nuit du 16 au 17 décembre 1978. Cette agence est toujours en activité. Je lui demande des comptes. Qu'ils m'ouvrent leurs archives, s'ils n'ont rien à cacher ! »

Françoise et Jeanne regardent Zohra :

— C'est dangereux, ton petit jeu...

— C'était dangereux aussi pour ma grand-mère...

Avant de repartir, Françoise lui tend un sac plastique à l'enseigne d'une grande surface qui n'existe plus : on y voit un mammoth noir dessiné de manière stylisée.

— Tiens, c'est pour toi. Quand on a retrouvé Zohra et qu'on a ramené le corps chez elle, personne n'a pensé aux affaires dans son casier. Alors je les ai ramassées. Il y a un carnet, des bouquins, et le foulard qu'elle mettait pour que ses cheveux ne se prennent pas dans la machine. Je me demande pourquoi j'ai gardé tout ça. Sans doute parce que j'aimais beaucoup ta grand-mère et que j'espérais qu'un jour quelqu'un comme toi viendrait chercher tout ça.

Dans la voiture de Jeanne, Zohra ne dit rien. Elle sera triste plus tard. Pour l'instant, elle surveille les réseaux sociaux. Ça buzze pas mal. Elle téléphone à Océane, sa camarade des Bonobos :

— Tu as vu ce que j'ai posté sur les réseaux ?

— Oui, tu me raconteras en détail. Tu sais que Darry, c'est plein de fachos, ils vont peut-être vouloir t'intimider.

— C'est ce que j'espère. Si je me plante, ils vont démentir et me menacer de poursuites. Sinon, ils vont vouloir me faire peur.

— Tu veux que je demande à Fred de te protéger discrètement dans les jours qui viennent ?

— Ce serait sympa.

Fred, c'est le seul permanent salarié des Bonobos, un ancien militaire convaincu par la cause écologiste. Ce sont des choses qui arrivent...

Jeanne, qui dépose Zohra devant chez elle, lui lance par la vitre de la voiture :

— Toi, tu feras une sacrée militante !

— Ou une sacrée archiviste.

Elles rient toutes les deux.

On est le samedi soir. Karim est à une soirée pyjama et les parents sont partis en week-end.

Zohra envoie un SMS à Fred : *Je vais sortir et aller à pied jusqu'au Vieux-Lille.*

Il répond d'un emoji pouce levé.

Ça ne rate pas.

Alors que Zohra longe le cimetière de l'Est, une voiture freine à sa hauteur. Un jeune type, crâne rasé, descend :

— Tu viens faire un tour avec nous, crache-t-il, on va discuter du passé puisque t'as l'air d'aimer ça.

Zohra se débat en criant, Fred surgit de l'autre côté de la rue et se jette sur le type qu'il immobilise au sol.

La voiture redémarre en trombe.

— Pas très courageux, ton copain, remarque Fred en maintenant fermement le gars sur le trottoir.

L'ancien militaire écolo est impressionnant de calme. Il redresse le type et Zohra filme le bref interrogatoire :

— Tu es un employé de Darmy ?

— Oui

— Montre ta carte à ma copine.

L'homme s'exécute.

— Pourquoi tu l'as agressée ?

— Parce qu'elle a voulu remuer la m...

— Sois poli. De quoi tu parles ?

— Moi, j'en sais rien, j'étais même pas né. C'est le directeur adjoint, M. Calbert, qui a dit qu'il me filerait une belle prime si j'arrivais à convaincre la fille de retirer ses messages et de se calmer...

— Je te remercie, dit Fred. Tu peux t'en aller maintenant.

Le type disparaît vite dans la nuit.

— Alors, maintenant que c'est dans la boîte, on va le prendre, ce pot ? propose Fred dans un clin d'œil.

ÉPILOGUE

Personne ne rendra justice à Zohra Méguelati, la petite ouvrière qui aimait la poésie, mais tout le monde sait désormais qui elle est.

La prescription qui empêche la justice d'ouvrir une information judiciaire n'a pas découragé la police de s'intéresser aux activités de Darmy après l'agression de Zohra.

Et, accessoirement de découvrir que le directeur adjoint Calbert, qui avait alors 22 ans et militait à Ordre nouveau, était bien présent en cette nuit de décembre 1978 où les ouvrières qui gardaient le piquet de grève furent attaquées par le commando.

Avec les preuves rassemblées par Zohra, un journaliste de *Libé* a écrit un grand portrait : « Zohra, pour mémoire ».

On y parle de l'engagement et du courage.

Thomas Delcourt a dit à Zohra qu'elle était sûrement la TIG la plus célèbre de France et que la

fréquentation des ANMT avait sacrément augmenté, mais qu'il ne fallait pas qu'elle prenne la grosse tête.

Dans le sac donné par Françoise Durieux, il y avait trois recueils de poèmes et un carnet, contenant d'autres poèmes, mais écrits par Zohra. Des poèmes pleins de tristesse et d'espérance.

Et puis Françoise Durieux avait ajouté une photo.

Cinq ouvrières qui sourient. Elles ont des pantalons pattes d'éph et des corsages pelle à tarte. Elles sont jeunes et belles.

La plus grande de toutes a l'air d'être aussi la plus jeune.

C'est Zohra Méguelati.

Mais ce qui a fait le plus plaisir à Zohra, dans cette histoire, c'est quand son père l'a prise dans ses bras et a soufflé : « Merci, ma Zo, merci pour elle. »...

Achevé d'imprimer en juin 2024
par Média Graphic
23, rue des Veyettes — 35000 RENNES
sur papier issu de forêts gérées durablement

JÉRÔME LEROY

ZOHRA, POUR MÉMOIRE

TIG - Vol. 1

Zohra Méguelati est une jeune femme brillante et révoltée par l'inaction climatique.

Décidée à faire bouger les choses, elle s'engage dans une action militante qui se termine au tribunal. Condamnée à trois cents heures de Travail d'intérêt général, le fameux TIG, Zohra va purger sa peine aux Archives nationales du monde du travail.

Elle y découvre un univers passionnant, multidimensionnel, où le passé a droit de cité. Et où le sien lui explose au visage au détour d'une boîte d'archives, changeant sa vie et celle de sa famille.

Un polar contemporain, social et sensible, qui offre une plongée édifiante au cœur des conditions de travail des femmes immigrées des années 1950 à 1970.

Jérôme Leroy est un des plus grands noms de la littérature noire contemporaine. Ses romans, qu'il s'agisse de polars pour les lecteurs adultes ou de dystopies destinées au public adolescent, sont toujours empreints d'une dimension sociale et politique affirmée.

Illustration de couverture : Gildas Joulain.



ARCHIVES
NATIONALES
DU MONDE
DU TRAVAIL



Gratuit. Ne peut être vendu.